

# CLAUDE

J'aime jouer  
sur des frontières  
un peu risquées.  
C'est le monde  
qui m'amène  
à me dire qu'il n'y a  
plus grand chose  
pour rêver  
ou espérer.

042

Il va représenter la France à la 53<sup>ème</sup> Biennale internationale d'art contemporain de Venise 2009 à partir de juin prochain. Spectaculaire, urbain, violent et tendre, engagé entre rêve et cauchemar, engageant dans la féerie comme dans la déstabilisation, Claude Lévêque est un artiste dérangeant qui nous convient.

| TEXTE  
ALAIN WAIS

# LÉVÊQUE



TOUS  
LES SOLEILS  
/ 2007  
Commande  
publique,  
Haut Fourneau  
U4,  
communauté  
d'agglomération  
du Val de Fensch,  
Uckange.  
Projecteurs  
et filtres,  
tubes fluo  
et lampes  
à infra rouge,  
cheminement  
en enrobé  
et belvédères  
en métal  
galvanisé,  
jumelles  
et panneaux  
d'orientation,  
peinture or.  
Photos:  
Marc Domage  
©ADGAP  
Claude Lévêque.  
Courtesy  
the artist and  
Kamel Mennour  
Gallery, Paris.

# ART CORE

Un artiste contemporain de renommée internationale qui, à l'âge de 55 ans et approximativement deux fois autant de kilos, pogote dans la fosse au milieu du public à un concert de Slayer, ne peut pas être foncièrement mauvais. Pour tout dire, si toutefois on nous demande notre avis, il n'est pas loin d'être le meilleur. Artistiquement (comme vous pouvez le voir) et humainement (comme vous pouvez le lire). Un artiste engagé qui crée là où ça fait mal : dérives xénophobes, abus d'intolérances, excès d'exclusions par l'argent, la bêtise, le rejet de l'autre, la force.

CLAUDE LÉVÊQUE fait la nique aux fronts bas. Universellement connu et reconnu, invité dans les plus grandes institutions internationales comme dans les galeries les plus réputées, il intervient tout aussi bien dans les lieux associatifs. Claude Lévêque dérange, ça nous arrange. Ses œuvres sont spectaculaires, elles ne se contentent pas d'emporter, elles transportent le spectateur, qui en devient l'acteur. Les éléments qu'il utilise, matériaux industriels, lumières, sons, sont pour Lévêque les moyens d'opérer par métamorphoses, son travail fait sens en sollicitant les sens. Il conduit vers le rêve et la féerie ou le cauchemar et la déstabilisation. Et parfois vers tout cela en même temps pour les mettre dos à dos. Lévêque, c'est une hybridation de Peter Pan et du Capitaine Crochet. Avec lui, on s'envole et on se crashe en alternance. Ses œuvres réunissent la brutalité et la grâce de l'enfance, la radicalité et l'audace de l'adolescence. Entre émoi et réflexion, elles agissent sur plusieurs niveaux de lecture, comme lorsqu'il dynamite les non-dits en allumant la mèche d'aphorismes dévastateurs. Il tutoie le rock et fait du gringue au cinéma. Claude Lévêque est un artiste urbain, parfaitement contemporain, en prise directe avec la rue. Et ça déménage ! Voyez plutôt. ■

Comment vous est venue la lumière ?

Claude Lévêque / La lumière a un rôle, c'est vrai, de métamorphose à part entière dans mes projets, mais je travaille aussi sur toutes sortes de textures, ainsi qu'avec le son. Je travaille aussi dans une grande clarté et parfois il peut y avoir une opposition à la grande clarté, une lumière aveuglante en opposition au noir absolu. J'ai ainsi fait deux projets dans le noir absolu : un projet spécifique pour le *Consortium de Dijon* en 1999, "*Kollaps*", puis j'ai renouvelé l'expérience en 2001 avec le projet "*Ende*" pour ma première exposition à la *galerie Yvon Lambert* : les gens entraient dans un espace complètement noir, sans aucun passage ou signe de lumière. Confrontés à une totale perte de repères, ils marchaient sur un sol en latex, instable dès lors qu'ils s'immobilisaient. Et dans cet espace noir, ma maman chantait "*Si tu n'existais pas*" de Joe Dassin, avec un système son qui portait la voix, comme si, vraiment, elle chantait dans l'espace. Les gens se frôlaient, entraient parfois en collision... Alors la lumière, effectivement, mais je considère travailler plus sur les sens, sur des sensations, des affectations qui interviennent dans des lieux, soit par rapport à ce que sont ces lieux et la façon dont je transforme leur réalité de fonction ou autre, soit dans des fictions. La lumière est un élément de ces mises en place.

Il me semble qu'elle a un rôle moteur, onirique ou déstabilisateur. Ainsi à Béthune au Lab-Labanque, votre dernière exposition qui s'est achevée en janvier dernier, dans l'une des salles, elle provoquait une perte d'équilibre par effet stroboscopique sur le spectateur qui, comme souvent dans vos œuvres, en devient aussi l'acteur...

Claude Lévêque / C'était dans le bureau du directeur et le stroboscope agissait aussi sur les rideaux qui volaient avec le ventilateur, comme dans un phénomène de courant d'air... Evidemment,

c'est assez facile de déstabiliser avec un stroboscope que l'on règle à un rythme effréné mais l'intérêt pour moi, c'est que tout cela crée une métamorphose visuelle : on a une vision saccadée de l'espace. J'ai reproduit ce jeu une seconde fois à *Béthune* dans une salle, toute en hauteur, qui était utilisée pour stocker les pièces de monnaie : j'y avais mis un trophée de cerf, recouvert d'or, qui tournait lentement avec cet effet de stroboscope qui le faisait apparaître et disparaître, dans une déflagration de tonnerre au son, comme si on était vraiment face à un élément fantomatique en mouvement, dans la forêt la nuit par exemple, ou ailleurs selon l'imagination, ... A *Béthune*, c'était jouer, à la fois, sur ce lieu qui était la Banque de France, et sur le mythe que représente cette forteresse, protectrice d'argent, le traitant, le triant, le cachant... Tout cet aspect m'intéressait beaucoup, pas en tant que valeur de l'argent, mais dans son aspect protectionniste, avec toute les aberrations que cela peut engendrer, sur lequel j'ai joué avec des paysages ramenant à d'autres sensations, de peur, d'oppression, d'angoisse. Les gens ont cru que c'était une allusion à la crise, ce qui n'est pas le cas car j'ai fait le projet avant qu'elle ne se déclare. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que la crise financière m'aurait donné envie de créer un projet.

Pardon d'insister sur la lumière : diriez-vous que vous l'utilisez, avec ses couleurs sur des matériaux bruts et industriels, comme un peintre sur sa toile ?

Claude Lévêque / Ah oui, tout à fait. Je fonctionne beaucoup comme un peintre, simplement je ne travaille pas sur de la surface mais dans du volume. Evidemment, un peintre est contraint par la toile, sa superficie, moi c'est l'espace, alors c'est vrai que les approches préliminaires et leurs implications sont différentes. Après, la

couleur est toujours calculée, elle a un rôle rétinien : telle couleur va faire réagir sur tel objet, mais aussi sur la perception qu'on en a. La couleur intervient sur toute la symbolique que j'utilise pour pouvoir métamorphoser la réalité. Mais il n'y a pas que la couleur, il y a le reflet aussi, toutes les problématiques de réflexions, d'effets de miroir, de dédoublements...

Vous avez quand même des couleurs fétiches..

Claude Lévêque / Non. Il y a le rouge que j'ai souvent utilisé parce que c'est une couleur qui métamorphose, qui dévore, qui induit le sang, qui a un sens, qui excite les sens, une couleur qui a une fonction de réactivité importante. Mais j'ai pas mal utilisé le bleu, pour son côté plus abyssal, la mort... La couleur blanche, le noir aussi... Là à La Banque, dans le projet de "*La Rumeur des Batailles*" à *Béthune*, j'ai introduit des éléments de dorure - la dorure est importante, dans son reflet, dans son rapport à la valeur - avec cette espèce de ring qui était l'élément central de l'installation, en même temps clin d'œil à *Béthune*, au bourreau de Béthune, L'ange blanc, un personnage mythologique du catch des années 60, souvenir de ma prime enfance. J'ai joué avec tout ça comme une confrontation : le rapport à l'argent qui domine le fait quotidien, le ring qui était comme un bijou, un lingot d'or... J'ai utilisé, quasiment pour la première fois, la présence de l'or, je l'avais seulement utilisé pour l'enseigne "*Scarface*" en 2000 à Marseille.

Pour en finir avec la lumière, à travers les couleurs que vous lui donnez, vos œuvres révèlent un côté féérique avec leur part de rêves, comme pour "*Le grand sommeil*" au Mac/Val de Vitry en 2006, qui semblait relever en partie du syndrome de Peter Pan. Ce côté féérique, vous semblez l'écarter dans vos propos...

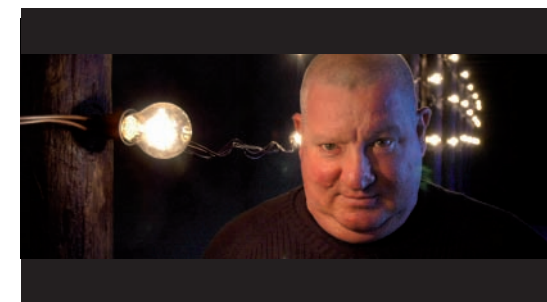
Claude Lévêque / Non, je ne mets absolument pas de côté l'aspect féérique, ni celui de l'enfance, qui existent dans mon travail, présents dans des appropriations d'objets que j'ai développées dans les années 80. Il y a cette dimension d'enfance, donc de la féerie, du domaine du conte, du récit... Non, non, je ne m'écarte pas de la féerie, je sais très bien que mon travail contient cet univers, moi-même j'ai toujours été très attiré par le monde du spectacle, par les sensations qu'il crée, mais pour moi, ça ne peut pas être séparé d'une réalité. C'est la réalité qui me donne envie peut-être de fuir, peut-être d'agir, peut-être de m'amuser à mettre le visiteur en embuscade dans certaines situations où parfois il est attiré, séduit par l'aspect féérique, parfois dérangé par l'aspect répulsif de ce qui peut se passer, avec des sensations extrêmes, de déstabilisation.

Vous dites avoir toujours été attiré par le monde du spectacle, diriez-vous que vos œuvres sont spectaculaires ?

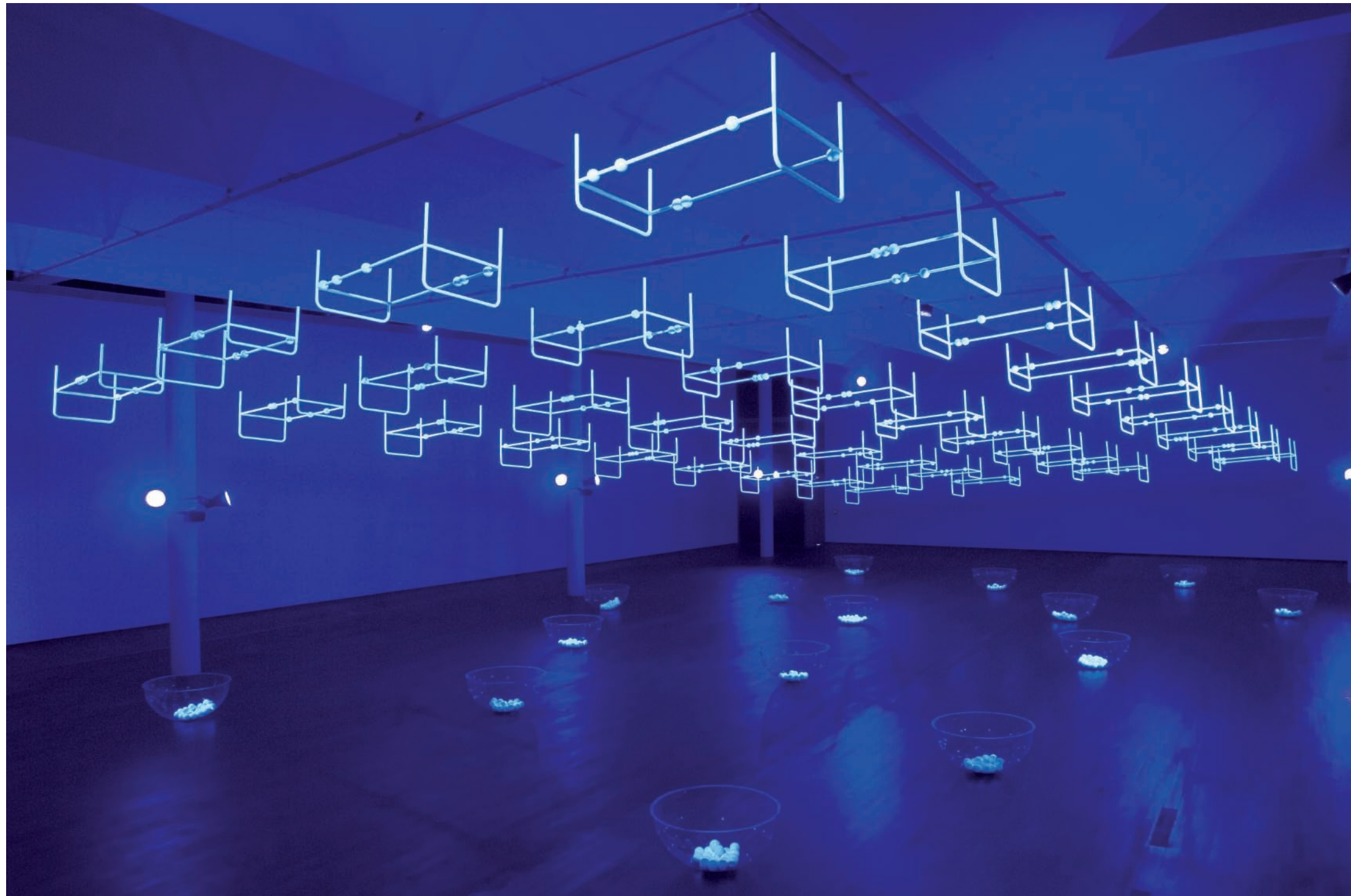
Claude Lévêque / Oui, elles le sont avec tous les dangers que ça comporte, bien sûr. Elles le sont de par leurs dimensions, par les éléments que j'utilise et qui appartiennent, dans pas mal de mes projets, aux standards du spectacle. Des éléments qui ont aussi à voir avec une certaine représentation de la beauté, comme de son contraire, parce que j'ai souvent cette envie de piéger, c'est-à-dire d'attirer et de repousser en même temps. Oui bien sûr que le spectaculaire joue aussi dans le rapport aux visiteurs, la façon dont ils vont être instantanément imprégnés par ce que je propose... Ils peuvent aussi être indifférents, d'ailleurs, mais c'est le jeu. Pour moi, c'est un spectacle qui est plus lié aux rituels, avec même un aspect qui pourrait avoir à faire avec la performance... Bien qu'aujourd'hui, faire des performances n'a aucun sens, selon moi, c'est vraiment un langage qui appartient à une certaine époque. Mais il y a tout un aspect rituel, justement, le rapport au corps que je propose, qui a un peu cet héritage, développé autrement.

Lorsque vous investissez un lieu, vous avez envie de le respecter ou plutôt de le dénaturer, de le faire disparaître ?

Claude Lévêque / Ça dépend des lieux, il y en a où je vais agir très légèrement en ajoutant une strate à la mémoire du lieu, à sa fonction, son histoire, et la fiction que j'établis au milieu de ça. D'autre fois, je peux faire tout disparaître pour mettre en place autre chose. Les lieux spécifiques à l'art, white cubes, musées, centres d'art, galeries, sont importants aussi pour pouvoir changer mon fusil d'épaule. Je ne peux pas travailler que sur des lieux publics, des friches industrielles, toutes sortes de lieux de fonction, même s'ils sont essentiels pour nourrir mon langage. De toute façon, je n'illustre pas un lieu, ce n'est pas du tout mon principe. Faire une reconstitution



à partir des informations que j'ai récoltées ne m'intéresse absolument pas. Ces informations ne me sont utiles que parce que j'opère par métamorphoses. Je fais souvent référence au cinéma, j'aime son aspect de métamorphose, je considère qu'il en dit souvent plus long que l'art. Parfois, je trouve que l'art est presque un



**LE GRAND SOMMEIL**  
/ 2006  
Installation in situ MAC/VAL, Vitry-sur-Seine  
36 carcasses de lits en PVC, boules blanches en polystyrène, demi sphères en Plexiglas, lumière noire. Diffusion sonore, musique de salle de pachinko. Conception sonore en collaboration avec Gerome Nox Photo Marc Domage ©ADGAP Claude Lévêque. Courtesy the artist and Kamel Mennour Gallery, Paris.

**MON COMBAT**  
/ 2002  
Installation in situ, La Salle de Bains, Lyon. Dédoublement des murs de l'espace et de la cour extérieure par un empilement de caisses rouges de bière Kronenbourg, tubes fluo rouges. Photos André Morin. ©ADGAP Claude Lévêque. Courtesy the artist and Kamel Mennour Gallery, Paris.



parent pauvre vis-à-vis de ce que le cinéma peut mettre en place, aussi bien dans la mise en scène que dans ce qui se passe dans l'espace-temps d'un film. Je n'ai pas envie d'utiliser ce médium, pour l'instant en tous cas, mais la façon de créer une situation de réalité à partir d'un artifice ou d'une scène totalement recomposée, ce sont des éléments qui m'intéressent par rapport à l'idée de métamorphoser les lieux.

La différence avec l'art ou la musique, qui laissent place à l'interprétation de chacun, c'est que le spectateur est passif, le film l'emmène par la main du début jusqu'à la fin.

**Claude Lévêque** / C'est pas grave qu'on soit passif, chacun se l'approprie comme il veut. Moi ce que j'aime bien, c'est qu'on traverse, on ne reste pas que sur un point de vue frontal, dans des situations qui sont uniquement celles de la contemplation. Dans mon travail, de la même façon, j'aime qu'on puisse traverser, aller, venir, revenir... Après, chacun le ressent comme il l'entend, selon ce qu'il capte évidemment de ce que je propose.

C'est assez étonnant comme vos œuvres vous ressemblent physiquement, dans le côté brut de décoffrage comme dans votre regard tendre et enfantin, vous en avez conscience ?

**Claude Lévêque** / On me l'a déjà dit, je ne sais pas... Mais, c'est sans doute parce que je suis comme ça : parfois violent, enfin toutes proportions gardées, je suis assez calme et réservé, mais je peux me faire violence à moi-même, être destructif, voire dépressif. Et puis après, j'ai beaucoup de tendresse à donner et à recevoir, enfin voilà, rien d'exceptionnel.

La culture rock a-t-elle une grande influence sur votre création comme vous l'avez souvent dit ?

**Claude Lévêque** / Oui, mais je ne fais pas forcément référence à ça, je n'ai jamais fait de musique mais j'en écoute énormément. Ça va de musiques assez violentes, je m'intéresse depuis pas mal d'années à la scène hardcore new-yorkaise et à toute son évolution, mais j'écoute aussi pas mal de musique classique, voire de la musique contemporaine. En ce moment, je suis très très attaché à la musique classique et au hardcore, je peux passer de Sick Of It All à Beethoven. Ça me donne de l'énergie, ça me fait réagir. Je suis un grand consommateur de musique depuis que je suis enfant.

Vous y faites beaucoup référence aussi en reprenant des titres de chansons ou des noms de musiciens de rock pour nommer vos œuvres ?

**Claude Lévêque** / Oui, oui, je trouve ça amusant... J'emprunte un peu au cinéma et beaucoup à la musique, ce sont des titres qui font un peu partie des lieux communs, de ce que les gens identifient dans leur culture. C'est important pour moi de trouver des titres qui s'accordent à des références qui me touchent mais ne sont pas directement liées à moi. Ce sont des univers...



SCARFACE  
/ 2007  
128 ampoules,  
plexiglas,  
acier, inox  
648 x 162 cm  
Art Basel  
Miami Beach,  
Art city project.  
Photo  
Claude Lévêque.  
©ADGAP  
Claude Lévêque.  
Courtesy  
the artist and  
Kamel Mennour  
Gallery, Paris.

LA RUMEUR  
DES BATAILLES  
/ 2008  
Installation  
in situ (détail),  
Lab-Labanque,  
ancienne Banque  
de France,  
comptabilité,  
Béthune.  
Découpe  
de lumière  
sur ring et  
sur porte blindée  
recouverts  
de peinture dorée.  
Photo  
Claude Lévêque  
caisse auxiliaire,  
Béthune.  
Trophée de cerf,  
moteur,  
stroboscope,  
découpe  
de lumière sur  
porte blindée  
recouverte  
de peinture dorée.  
Diffusion sonore,  
coups de tonnerre,  
conception  
Alexis Raverdy.  
Photo  
Marc Damage  
©ADGAP  
Claude Lévêque.  
Courtesy  
the artist and  
Kamel Mennour  
Gallery, Paris.

Qui ont aussi valeur de slogans et de provocation...

**Claude Lévêque** / Slogan, parfois, mais provocation... C'est plus ce que ça provoque, parce que, pour moi, ça n'a pas trop de sens la provocation, rien que le fait de le dire, c'est déjà désactivé. Qui provoque quoi et pourquoi ? Oui, on peut se permettre certains moments de réactivité plus ou moins opérants, mais après, provoquer...

Proche du rock, vous avez aussi utilisé la bière avec "Valstar Barbie" et la Kro...

**Claude Lévêque** / Oui, la mythologie du punk...

Comment en êtes-vous arrivé à l'association de Valstar et de Barbie pour titrer ce gigantesque escarpin rouge acheté par le Centre Pompidou ?

**Claude Lévêque** / Ca, c'était l'opportunité de ma participation à la biennale de Lyon, en 2003. On m'a proposé un espace très encombré, encore en travaux, auquel j'ai réagi très rapidement. J'ai tout de suite travaillé sur l'idée de la chaussure de la poupée Barbie et de la représentation de cette marque de bière Valstar qui n'existe quasiment plus, en jouant sur une symbolique de rapprochement qui était aussi liée à l'existence de Klaus Barbie à Lyon. C'est ce qui m'a amené à faire cette espèce de jeu entre l'invitation à la féerie, au monde du rêve, et à un monde très menaçant parce qu'on entendait aussi "La valse de l'empereur" de Strauss, complètement distordue, jouée au ralenti, avec cette chaussure un peu monstrueuse par sa taille. Un peu avant, à La salle de bain, un petit lieu d'exposition à Lyon, un studio dans un immeuble, j'avais recouvert les murs de caisses de bières Kronenbourg avec un titre très significatif et parlant : "Mon combat", en référence à "Mein Kampf", avec des lettres gothiques sur le logo de la marque. C'était une symbolique peut-être provocante qui était une façon, pour moi, d'exprimer que la perte des idéaux pouvait se mesurer à une certaine consommation de bières. "Valstar Barbie" en était la suite, les symboliques étaient aussi confuses que le monde dans lequel on vit. Pour moi, ça représente vraiment la fin des utopies et c'est aussi vrai dans la société du spectacle, la société de la représentation qui sont très confuses, ambivalentes de sens, ambiguës... Moi, j'aime jouer sur ces frontières-là, même si elles sont parfois risquées, parce que c'est le monde dans lequel je vis qui m'amène à ça, à me dire qu'il n'y a plus grand-chose pour rêver, pour espérer, donc opérons des métamorphoses qui amènent la féerie et qui la retirent aussi.

Vous êtes en colère ?

**Claude Lévêque** / C'est difficile de ne pas l'être. On vit dans un monde terrifiant, de violences et d'abus de toutes sortes. On est dans un système en France qui est extrêmement inquiétant, le système de l'exclusion, de l'exclusion par l'argent, le

système du mensonge, je suis très sensibilisé par cet état d'esprit. Et ce qui me terrifie, c'est que la France n'a toujours pas résolu le problème de la collaboration, de la guerre d'Algérie, par rapport à d'autres pays, comme l'Allemagne qui a su rebondir et assainir la monstruosité de son Histoire. En France on est

ça n'a pas trop de sens  
rien que le fait de le dire,  
c'est déjà désactivé.  
LA PROVOCATION,  
QUI PROVOQUE QUOI?  
ET POURQUOI?

toujours dans le non-dit. Il y a vraiment une présence de gens inquiétants, qui ont besoin de rejeter l'autre parce qu'il est différent. Le potentiel d'intolérance est inouï, quand on voit le nombre d'exclusions monstrueuses des étrangers en ce moment et si peu de gens qui réagissent, moi j'ai honte de mon pays ! Pourtant, je vais le représenter à Venise, mais dans un moment particulièrement difficile. Le monde intellectuel n'est plus en adéquation avec la société, les penseurs ont moins de marge de manœuvre pour agir sur les hommes politiques qui sont éloignés de toutes pensées et n'en tiennent pas compte. La politique, dans le sens noble du terme, est supposée changer les choses. Aujourd'hui, c'est simplement de la gestion. La France actuellement, c'est la gestion d'un supermarché, mais plutôt en déclin, en faillite... C'est pas très excitant.

Rock, bière, comment se fait-il que vous n'avez pas abordé le foot qui forme la trilogie ?

**Claude Lévêque** / Je ne suis absolument pas sportif, ça ne m'intéresse pas du tout le foot, je m'en fous et en plus j'y comprends rien...

On n'a pas besoin d'être sportif sur le canapé, mais c'est peut-être parce que vous n'êtes pas Anglais...

**Claude Lévêque** / Oui, certainement... Tout à l'heure justement j'en parlais avec des amis, le film que j'ai adoré en 2008, c'est "This is England". Ca, c'est un univers qui m'intéresse vraiment beaucoup, fait par un cinéaste ancien skinhead, c'est très fort !

Vous avez suivi ces différentes scènes, satellites du rock ?

**Claude Lévêque** / Je ne suis pas skinhead, hein, mais oui, ce sont des phénomènes de société qui m'intéressent beaucoup. Et puis je suis tellement allé aux concerts, j'étais vraiment un aficionado, moins maintenant même si j'y vais encore régulièrement. Je suis allé voir Slayer, Sick Of It All, récemment, quand je suis là, je ne rate pas. Je pogote moins qu'avant, je suis un vétéran de ce genre de trucs, j'ai plus l'âge mais j'aime être proche de ça, au milieu du public, j'aime bouger, me défouler.

Voyez que vous êtes sportif. Le pogo, c'est un putain de sport... Pour rester dans cet univers, la "street credibility" fait partie de votre œuvre, ça vous concerne ?

**Claude Lévêque**/ Bah oui, je viens de là, c'est là où j'ai vécu, c'est ce qui m'attire... Mon travail est conduit par des visions parce que je suis toujours en regard de choses qui m'entourent, j'aime bien me déplacer. Le week-end dernier, j'étais au Havre, au bord de la mer, j'ai besoin de me ressourcer, d'observer, je fais beaucoup de photos qui me servent de banque d'images sur lesquelles je peux rebondir au fur et à mesure de mes projets. Tout cela est assez cohérent : je suis toujours en repérages, en observation, en sollicitation de ce qui se passe dans le monde, politiquement, socialement... Je le capte, je suis très pessimiste sur le monde politique, sur la tournure que prennent les choses aujourd'hui, en même temps je m'en nourris, j'en jouis.

Quand vous allez voir la mer, ça reste des paysages industriels...

**Claude Lévêque**/ Oui, bien sûr, beaucoup. C'est magnifique Le Havre, c'est l'une des plus belles villes de France. Mais il n'y a pas que le punk et l'urbain, j'aime aussi beaucoup le rapport à la nature, aux éléments, ça fait partie des sensations que je capte, même si je reste très urbain.

Venise, vous savez maintenant ce que vous allez proposer dans le Pavillon français pour la biennale ?

**Claude Lévêque**/ Bien sûr, on va commencer la production mais je n'en parle pas pour l'instant, d'abord parce qu'il vaut mieux garder la surprise et parce que je peux encore changer des choses. Je peux vous donner le titre, parce que je ne pense pas qu'il changera, c'est "Le grand soir".

Juste une chose : vous l'avez pensé en fonction de la ville de Venise ?

**Claude Lévêque**/ Pas directement mais quand même un peu. J'ai une référence, c'est "Mort à Venise", qui est l'un de mes films cultes. Les paysages, les

Je suis toujours en repérages, en observation, EN SOLLICITATION DE CE QUI SE PASSE DANS LE MONDE, politiquement, socialement.

références patrimoniales de la ville m'ont dit certaines choses mais ce n'est pas ce qui a guidé le projet. Ce qui m'intéressait, c'était de réagir sur la contrainte du Pavillon français qui n'est pas un lieu facile. Pas facile dans les accès des différents espaces parce que j'aime bien travailler sur plusieurs espaces avec l'idée de parcours, qui va développer plusieurs sensations, plusieurs éléments d'une fiction avec un départ et un retour, des mises en impasse...

Là c'est beaucoup plus difficile, c'est un espace assez ostentatoire, avec des colonnes, une salle principale et trois espaces annexes. J'ai donc opéré sur le jeu de la contrainte. Je n'en dis pas plus.

Y a-t-il des lieux qui ne vous parlent pas ?

**Claude Lévêque**/ J'aime bien les lieux qui ne me parlent pas. Tout m'intéresse, j'aime bien bouger, remettre les choses en question. Si j'opérais toujours sur le même type de lieux, je finirais par saturer, par m'user et répéter des formules, ce que je fais aussi d'ailleurs. J'ai des formules, des savoir-faire que je replace, que je requalifie selon les lieux. Mais j'aime bien des lieux parfois très ingrats, très impersonnels comme les white cubes. Le Pavillon français par exemple, reçoit les biennales d'art, d'architecture, beaucoup de gens sont passés, il a une histoire très chargée. C'est une expérience encore différente qui m'intéresse d'autant plus qu'elle ne m'a pas été facilement accessible au départ. Parfois je peux réagir très rapidement, je visite le lieu, je fais mes repérages et pendant le voyage du retour je fais le projet. Et d'autres fois, ça peut être très long parce que je n'aurais pas compris tous les éléments, je vais tâtonner, retourner tout dans tous les sens et balancer parce que rien ne m'intéresse.

Il est donc impossible que vous refusiez un lieu pour ce qu'il est ?

**Claude Lévêque**/ C'est arrivé peu de fois, je refuse plus si les conditions ne me correspondent pas. J'ai envie de travailler avec des gens qui ont eux-mêmes envie, qui sont engagés. Je n'ai pas peur de travailler dans des grosses institutions mais aussi dans les lieux associatifs, parce qu'il y aura une dynamique de l'envie qui va créer de l'échange. Je ne travaille pas tout seul dans mon coin, j'ai des gens, des amis qui m'aident. Je n'ai pas d'assistant attiré, à part *Elie* qui manage un peu tout ça, qui est aussi un ami. Je travaille beaucoup en famille mais aussi beaucoup avec des stagiaires d'écoles d'art. Mes montages ne sont jamais les mêmes mais je travaille toujours en osmose avec tout le monde, c'est presque un travail de compagnie. Et pour la première fois, avec *Kamel Mennour*, je travaille en confiance avec une galerie.

Faites-vous les projets en fonction des lieux ou installez-vous des projets déjà échafaudés dans les lieux où vous intervenez ?

**Claude Lévêque**/ Les deux. Je prends énormément de notes et de photos, et trois mois plus tard, ces observations vont s'inscrire dans un lieu, ça dépend. Après, il y a aussi des projets qui peuvent se déplacer, se réhabiliter autrement, c'est moins fréquent. Parce qu'il y a quand même une quantité de projets, comme au *Lab-Labanque* à *Béthune* ou ce que j'avais fait au *Printemps de Septembre*, qui sont tellement liés au lieu qu'il est assez difficile de les présenter ailleurs ou alors il faut vraiment les repenser. C'est vrai

VALSTAR BARBIE / 2006  
Installation in situ,  
Centre  
Georges Pompidou,  
Paris.  
Escarpin,  
voilages,  
tubes fluo,  
ventilateurs,  
cercles  
de lampes  
tournantes,  
projecteur  
à faisceau  
balayant.  
Diffusion  
sonore,  
"Valse  
de l'empereur"  
de Johann Strauss  
distordue.  
Conception  
sonore  
en collaboration  
avec  
Gerome Nox.  
Photo  
Georges  
Mequerditchian.  
©ADGAP  
Claude Lévêque.  
Courtesy  
the artist and  
Kamel Mennour  
Gallery, Paris.



que je ne fais pas œuvre d'une chose qui va pouvoir facilement circuler. Mais en même temps je ne change pas tout à chaque fois, ce n'est pas parce que les matériaux, les objets, le son, les lumières, tout ce qui crée l'univers, vont être différents à chaque fois que je change fondamentalement. Je développe doucement le principe de mon travail et ce développement est assez cohérent.

Pouvez-vous être bloqué par la technique ?

**Claude Lévêque**/ Ça peut arriver, maintenant, je suis un professionnel. J'essaie en amont de réfléchir à tout ça. J'ai un ami, ancien étudiant d'architecture - parce que j'ai été prof d'archi pendant un moment - qui fait des simulations 3D qui permettent de mesurer l'effet produit en amont, pour ne pas se tromper. *Pascal Mazoyer* est un collaborateur très proche de moi, il connaît très bien mon travail. Je lui fournis des éléments, je fais des schémas, des dessins, et on construit le projet virtuellement pour avoir la marge d'erreur la moins importante. Après, les choses peuvent être recalées pendant le montage.

Et bloqué par le budget ?

**Claude Lévêque**/ Non, parce que je peux travailler sur une économie de moyens. Je tiens compte de tout ça. Comme je l'ai dit, ce qui m'intéresse, c'est de réagir par rapport à des contraintes. Comme pour les lieux, je m'adapte aux budgets. J'évite d'être confronté à la frustration, de me lancer dans un projet mégalomanie. Vraiment, je maîtrise en amont cette problématique là : si on a peu de moyens, on

fera avec, on bricolera, et ce n'est pas parce qu'on a plus de moyens que je vais faire des choses plus sophistiquées. Je ne travaille qu'avec des choses standards. Après, j'ai fait des projets moins forts que d'autres, voire ratés, parce que j'ai mal évalué ou pas su réagir à la hauteur des lieux, c'est arrivé. Bien sûr qu'il y a des problèmes techniques mais on les résout, c'est pas non plus de la haute technologie.

Vous vous sentez plus comme un enfant du rock ou un enfant de Duchamp ?

**Claude Lévêque**/ Les deux. Dans mon attitude, dans le positionnement que j'ai dans l'art, dans des déplacements, des métamorphoses qui s'opèrent avec des éléments de la standardisation, oui, je peux me sentir proche de Duchamp. Et puis le rock pour ce que ça a de réactif, de vivant, d'instantané : pour moi, c'est essentiel. Pas dans la nostalgie, parce qu'on qualifie souvent dans mon travail la liaison que j'ai eu avec le mouvement punk à la fin des années 70. C'est une chose. Mais pour moi ça reste important, c'est un lien avec le monde, une façon aussi de rester en phase... Bon, plus ou moins, parce que j'ai un statut d'artiste déjà assez mûr, avec quand même un parcours derrière, mais j'ai toujours besoin d'agir, d'être réactif, pour pouvoir justement adapter mes projets à des sensations chaque fois renouvelées, sinon je m'ennuierais et j'ai surtout pas envie de m'ennuyer. Malgré le nombre de projets que j'assume, d'expos, de voyages, je peux dire aujourd'hui que j'ai gardé mon plaisir intact... D'explorer et de construire. ■